

CONCLUSION

Michael DIETLER, Thierry JANIN, Joan B. LÓPEZ et Michel PY

Au terme de ce dossier où plusieurs contributions ont tenté d'éclairer quelques thèmes de recherche abordés sur les fouilles de Lattes durant les dernières années, il est utile de poser les deux questions corollaires suivantes : que sait-on aujourd'hui des *Latterenses* ? Que nous reste-t-il à savoir ?

La réponse pourrait être celle de Socrate : rien et tout. Quelle que soit la vérité profonde que contienne cette pétition – sait-on vraiment quelque chose quand rien n'est complètement acquis ? –, quelque motivante qu'elle soit pour les recherches futures, elle serait en vérité exagérée : il est plus positif de constater que des connaissances ont été engrangées, et que c'est leur nombre même qui, en suscitant autant de questions nouvelles, tend à élargir chaque année le champ des questionnements.

Si l'on considère globalement les progrès accomplis depuis le premier bilan proposé à *Gallia* (Py, Garcia, 1993), on doit en effet relever principalement un changement d'échelle.

Échelle environnementale, dans la mesure où l'on a commencé, grâce aux analyses et au développement des fouilles préventives sur le terroir de la cité antique, à remplacer des généralités floues et des hypothèses de travail par des données tangibles, tant dans le domaine de l'évolution du milieu que dans celui de l'occupation du sol (*Lattara*, 11 et 20).

Échelle chronologique générale, induite par la précédente, puisque l'élargissement des recherches au territoire environnant a appelé une prise en compte plus systématique des périodes précédant la ville (du Néolithique au premier âge du Fer) et de celles suivant son déclin (de l'Antiquité tardive à l'époque moderne) (*Lattara*, 13 et 20) ; mais aussi échelle chronologique de l'histoire de la cité elle-même, grâce, d'une part, à l'approfondissement des sondages stratigraphiques qui ont permis pour la première fois une caractérisation correcte des deux premiers siècles de son occupation (fin VI^e-IV^e s.) (*Lattara*, 12 ; Py, 1995 ; Py *et al.*, 2006) et, d'autre part, le développement des études

sur les phases récentes (période de romanisation, période romaine) dans les zones où des données concernant ces époques ont été conservées (Monteil, Sanchez, 2002 ; *Lattara*, 17 et 18).

Échelle topographique également, concernant la définition de l'agglomération de l'âge du Fer, puisque l'on est passé en une dizaine d'années de l'approche d'un quartier à la maîtrise d'une entité. Sur cet aspect, le repérage quasi complet de l'enceinte archaïque et la mise au jour de la courtine nord a permis de distinguer, pour les premiers siècles d'occupation du moins, ce qui était dans la ville et ce qui était en dehors ; mais ce repérage a aussi permis que ces découvertes révèlent le plan d'ensemble de la cité fortifiée originelle, de mieux comprendre comment son urbanisme s'était développé, quel schéma d'ensemble avait été adopté et quelles étaient les causes de certains traits particuliers. S'y ajoute, pour la fin de l'âge du Fer et le Haut-Empire, l'espace portuaire dont une partie a été explorée au sud-est de la ville et qui constitue l'un des rares ports aussi anciens mis au jour de manière quelque peu extensive (*Lattara*, 15).

Échelle thématique aussi, par la multiplication des spécialités convoquées à l'occasion de plusieurs programmes pluridisciplinaires qui ont concerné à la fois le milieu dans lequel (et parfois contre lequel) la ville a évolué et l'exploitation par les habitants de Lattes des ressources de ce milieu à des fins vivrières : retenons notamment les résultats publiés sur le IV^e s. av. J.-C. (*Lattara*, 12 et 16), sur la période préromaine (*Lattara*, 5) et romaine (*Lattara*, 18) et, plus spécifiquement, sur le rôle de la pêche (*Lattara*, 8) ou sur l'exploitation du terroir (*Lattara*, 20).

Échelle documentaire, par la multiplication des études et des publications de données qui font aujourd'hui de Lattes une référence obligatoire pour les périodes concernées dans bien des domaines : pour l'architecture domestique et les techniques constructives (*Lattara*, 16), pour la céramologie méditerranéenne (*Lattara*, 6 et 14), pour les monnayages préaugustéens du midi gaulois (*Lattara*, 19) et bien d'autres.



Fig. 130 – Scarabée égyptien figurant Isis allaitant Pharaon enfant, coiffé de la double couronne, provenant d'un niveau du milieu du V^e s. av. J.-C. de l'îlot 1 de Lattes (Us 53060). Sans échelle (photo : © UFRAL).

Échelle historique et sociologique enfin, sur tous ces aspects et sur d'autres, suscités par quelques découvertes significatives : on pense notamment à la confirmation archéologique extrêmement convaincante de l'installation de négociants venus d'Étrurie aux origines de la cité ; aux questions posées par la découverte d'une statue archaïque de guerrier d'une rare qualité plastique, témoignant de multiples influences iconographiques à l'échelle de la Méditerranée occidentale ; aux interrogations posées par la mise au jour d'un scarabée égyptien dans un niveau du V^e s. de l'îlot 1 (fig. 130) ; aux questions sociales soulevées par la fouille de grandes demeures à cour des III^e-II^e s. av. J.-C. rompant avec les traditions de l'habitat indigène ; aux questions économiques, mais aussi culturelles, posées par la découverte d'un nouveau trésor monétaire de la fin du III^e s. av. J.-C. et par l'étude exhaustive des monnaies préromaines recueillies sur le site, une fois celles-ci intégrées dans le contexte des circulations monétaires de Gaule méridionale.

C'est incontestablement dans ce changement d'échelle que réside la dynamique du programme de fouilles de Lattes et le bénéfice de la durée d'une recherche conduite de manière collective et continue sur la base d'une méthodologie uniforme : une seule méthode d'enregistrement s'imposant à tous ; une approche systématiquement stratigraphique du terrain préservant le plus soigneusement possible les contextes de découverte ; une ambition d'exhaustivité dans l'analyse des artefacts et une définition raisonnée des protocoles d'échantillonnage des écofacts,

servie par l'association la plus étroite possible des spécialistes aux travaux de terrain ; un traitement quantitatif et qualitatif informatisé de la documentation en temps réel ; une politique enfin de publication systématique des données et des réflexions qu'elles suscitent à mesure de l'avancement des travaux, dans le cadre d'une planification qui à la fois structure la présentation des résultats, donne des objectifs clairs aux chercheurs, consolide et oriente la programmation des fouilles.

La documentation recueillie, abondante, diverse et souvent de qualité, ne serait certainement pas valorisée par une conclusion historique globalisante, voire emphatique : *Lattara* n'est ni un « site mineur du Languedoc oriental », selon une expression naguère utilisée pour d'autres gisements de cette région, ni le plus grand site de la Méditerranée occidentale. Les résultats des dernières fouilles, en réduisant la surface effectivement occupée par l'agglomération fortifiée originelle à 3,30 ha, alors que des traces datant de la même époque avaient été repérées sur plus de 10 ha, attirent l'attention sur les dangers que peuvent présenter des extrapolations concernant la surface des villes préromaines à partir d'observations discontinues (comme par exemple à Arles, à Nîmes ou à Béziers). Pour autant, la taille d'un site ne saurait être le seul critère de jugement de l'importance de son rôle à l'échelle régionale, voire au-delà : son activité, son statut, ses relations sont certainement des critères plus efficaces. Ainsi, le comptoir d'*Emporion* couvrait au même moment moins de 3 ha et l'on sait pourtant quel fut son rayonnement en Catalogne et jusqu'en Languedoc occidental ; de même pour Agde en Languedoc central. Oui mais c'étaient, nous dira-t-on, des colonies grecques, et Lattes fut et resta de tout temps une ville indigène. La différence est évidemment fondamentale, mais quelle est sa portée ?

Remarquons tout d'abord un paradoxe : la tradition historique insiste à la fois sur la fermeture des cités grecques d'Occident sur elles-mêmes, fondée sur une méfiance constante vis-à-vis de leur environnement barbare contre lequel on n'a de cesse de se protéger (par des murailles, des portes fermées, des soldats en veille aux remparts et des forteresses extérieures) ; et à la fois sur leur rôle réputé majeur dans l'acculturation des indigènes, leur « débarbarisation » a-t-on osé dire (Clavel, 1977). Bien que ce double discours représente un cliché bien connu dans les situations coloniales, il contient sans doute une part de réalité. Or, dans un tel système où des cités coloniales de taille tout compte fait modeste furent à plusieurs égards dépendantes de leur environnement indigène (pour leur sécurité comme pour

leur économie), l'existence d'interfaces constitua certainement une nécessité. *Lattara*, comme d'autres sites du littoral méditerranéen, représenta probablement ce type d'interface nécessaire. Dans quelle mesure les résultats actuels des fouilles permettent-ils d'en définir la nature ?

On insiste avec raison dans ce dossier, à propos de la phase initiale où des négociants étrusques étaient installés à demeure dans la ville, sur le fait que *Lattara* ne pouvait être considérée comme un *emporion* au sens strict du terme, site par définition ouvert à de multiples intervenants extérieurs, mais fonctionnait plutôt comme un comptoir pour un partenaire privilégié. Ce raisonnement, de toute évidence, peut être étendu à la longue période suivante (du deuxième quart du V^e s. au I^{er} s. av. J.-C.), où cette relation bilatérale se noue désormais et se perpétue avec les Grecs de Marseille, réduisant à l'échelle anecdotique toutes les autres relations extérieures, à l'exception bien sûr des voisins indigènes du Languedoc oriental avec lesquels on partage les mêmes valeurs culturelles et avec lesquels existent à coup sûr bien d'autres formes de liens : parentaux, tribaux, politiques...

La présence étrusque fut certes de courte durée, mais elle fut réelle et mit précocement les populations locales en contact physique et intellectuel permanent avec des Méditerranéens ayant acquis des compétences techniques – dans le bâtiment par exemple, ce dont rendent compte les observations faites à Lattes, dans la production céramique et dans bien d'autres domaines – ou culturelles –, on pense à l'écriture – en net décalage avec les civilisations régionales qu'illustrent les gisements lagunaires voisins tout comme les *oppida* de l'*hinterland*. Or malgré tout, il reste difficile de caractériser l'impact de cette présence en termes d'acculturation : doit-on lui attribuer les techniques de construction particulières (dans le domaine de l'architecture en terre) qu'illustre l'habitat du V^e s., dont on découvre actuellement l'originalité ? Quelle influence également envisager dans l'élaboration de la première enceinte, à la fois monumentale, sophistiquée et réalisée de manière relativement fruste, à moins que ce qu'il n'en reste ne témoigne qu'imparfaitement de son élaboration (si l'on envisage par exemple une élévation en briques crues) ? Voici des questions auxquelles il est encore difficile de répondre.

Ce que l'on croit percevoir et qui demandera également confirmation, c'est l'existence à la suite de la phase étrusque – dont on a l'impression, dans l'état actuel des données, qu'elle se termine brutalement –, d'une phase de relatif flottement, marquée dans l'architecture militaire par des réfections ponctuelles et localement grossières, et dans l'architecture civile par le retour à des solutions tradition-



Fig. 131 – Plaque de plomb percée avec des inscriptions en grec provenant de la zone 27 de Lattes (Us 27849, vers 425 av. J.-C.) (photo : © UFRAL).

nelles sinon archaïsantes (bâtiments en torchis sur poteaux porteurs), dans le cadre d'un urbanisme distendu. Peut-on, sur cette base, caractériser une période de crise ? Il est certainement trop tôt pour en décider, car la fenêtre ouverte sur cette période, centrée sur le deuxième quart du V^e s., est encore trop réduite et la documentation trop partiellement analysée.

Reste que, dès le milieu du V^e s., des indices d'une présence ou d'une fréquentation grecque existent : ils sont notamment révélés par la découverte de deux inscriptions sur plomb en caractères grecs (Us 27825 et 27849) (fig. 131), dont une où se lit le nom d'un Grec ([KΛ]ΕΟΣΘΕΝΗΣ) et d'un col de cruche portant sans doute aussi un nom grec terminé en [...] ΟΓΩΝ[ΟΣ] (Us 27782). Or le contexte céramique indique clairement l'installation d'un faciès dominé par les importations massaliètes et incite donc à identifier dans les auteurs de ces inscriptions des Grecs de Marseille. Il reste néanmoins extrêmement délicat, sur la base des données acquises, de caractériser cette probable présence dans la ville, faute d'une documentation spécifique. Les deux zones (1 et 27) où cette période a pu être étudiée livrent en effet des restes d'habitations qui incitent au contraire (de même que l'augmentation significative de la céramique non tournée dans la vaisselle de cuisine) à déduire un retour en force de l'élément indigène. Il faut par ailleurs avouer que, malgré diverses propositions dans ce domaine, on ne dispose pas encore en Gaule méridionale de

critères de différenciation univoques pour reconnaître des résidents grecs dont on supposerait qu'ils aient pu s'accoutumer quelque peu aux mœurs locales et d'indigènes acculturés par l'effet de cette présence même – et il ne manque pas de passages dans la tradition littéraire indiquant le caractère fruste de ces Massaliètes du lointain Occident. On touche ici à l'une des problématiques (le métissage réciproque) que les fouilles futures devront aborder, tout en étant conscient que l'on ne pourra progresser sur ce terrain sur la base des seules fouilles de Lattes, et qu'il sera nécessaire d'approfondir les liens noués ces dernières années au sein de programmes collectifs avec d'autres sites littoraux de même nature sur lesquels des recherches sont engagées (comme au Cailar dans le Gard ou à Pech-Maho dans l'Aude) ou restent à développer (comme à Espeyran à Saint-Gilles-du-Gard).

D'autres indices cependant démontrent qu'à partir du milieu du V^e s. av. J.-C. le comptoir de Lattes acquiert une nouvelle dynamique : d'abord avec la reconstruction globale de l'enceinte, qui est restaurée sur tout le périmètre de la ville par une courtine se surimposant à l'enceinte primitive avec une grande régularité et un certain soin dans l'élaboration ; ensuite avec la mise en place dans les décennies qui suivent d'un plan d'urbanisme structuré, témoignant d'une réflexion globale sur l'organisation de la cité, comprenant la création d'un réseau de voies de circulation hiérarchisé et un découpage de l'habitat en îlots de maisons contiguës. Ces opérations concernant la collectivité dans son ensemble témoignent certes d'une capacité d'organisation et de mobilisation du groupe, de préoccupations sociales à travers le lotissement des zones habitées et sans doute d'une structuration forte de la société, mais ne disent pas grand-chose sur la nature de cette hiérarchisation supposée : et notre intention n'est pas ici de détourner la statue de guerrier de Lattes de sa signification réelle, à replacer dans un contexte d'héroïsation peut-être liée à un événement militaire, pour en faire (selon une mode actuelle quelque peu puérile) le symbole d'une « aristocratie » dont en vérité l'on ne sait rien.

Il est plus intéressant, certainement, d'insister sur les observations qui ont pu être faites, grâce à une sériation stratigraphique précise, sur la mise en place progressive (bien que relativement rapide) des principes d'organisation de l'habitat tout comme des techniques employées dans sa réalisation qui tendent en une ou deux générations à se normaliser pour être ensuite appliqués durant plusieurs siècles sans variations fondamentales. On soulignera aussi la précocité du phénomène dans cette agglomération

littorale par rapport à l'*hinterland* indigène du Languedoc oriental, où un tel processus d'urbanisation ne se généralise qu'un siècle plus tard (Py, 1990a) et prend l'aspect d'une rupture plus nette avec la tradition locale des hameaux de « cabanes » en matériaux périssables (Dedet, 1999). Ainsi *Lattara* pourrait apparaître comme l'un des lieux où, sous l'effet de contacts effectifs avec les Méditerranéens, la population indigène conduit l'expérimentation de solutions certes nouvelles mais adaptées à ses héritages culturels et idéologiques, solutions qui, du fait même de cette adéquation, connaissent ensuite avec un certain décalage des applications faites sur les *oppida* de l'arrière-pays.

La dynamique socio-économique de la cité se poursuit à l'évidence durant le IV^e s. av. J.-C., dans un habitat désormais dense et fortement structuré, dont l'extension vers le nord au-delà des limites primitives est probable et sans doute favorisée par l'évolution du milieu physique. C'est aussi la période où apparaissent dans la campagne proche des traces de gestion extensive du terroir cultivé (fossés de drainage), et où, sur la façade méridionale de la ville, la fortification est renforcée par un long avant-mur doublant le rempart antérieur. Cette vitalité semble reposer sur une activité marchande toujours soutenue qui ne connaît pas, ou de façon très amoindrie, les difficultés mises en évidence dans l'arrière-pays, où cette époque voit une chute brutale du volume des échanges et vraisemblablement de la production agricole (Py, 1990a). Ici, le taux de consommation de produits importés (vin de Marseille, vaisselle méditerranéenne) reste élevé, l'agriculture est stable, l'artisanat local actif (notamment dans le domaine de la métallurgie, voir Lebeau-pin, 1998) et la monnaie fait son apparition sous la forme de quelques pièces circulant dans l'habitat et surtout d'une première thésaurisation : trésor d'oboles massaliètes n° 1, daté de la fin du IV^e s. (Py, 2006, p. 761-882).

C'est certainement sur la base de cette prospérité durable et de relations remarquablement constantes avec la Marseille grecque que reposent les transformations observées à partir du III^e s. dans l'économie et la société des *Lattarenses*, enracinement conforté par une réelle continuité culturelle de l'élément local – ne laissant place, pas plus ici qu'ailleurs dans la Gaule méridionale, à aucune des hypothèses de renouvellement ethnique qui polluaient naguère le débat historique. Plusieurs indices concomitants illustrent une transformation sensible de la société. Au premier rang de ceux-ci se place l'apparition d'un nouveau type d'habitations, organisées autour d'une cour centrale et nettement plus vastes que les modules antérieurs. Deux traits ont été soulignés à leur propos : d'une part, c'est l'adéquation

au modèle de la maison hellénistique méditerranéenne, illustré en Occident par les exemples mis au jour dans des sites grecs tels que Marseille ou *Emporion*, mais aussi sur des sites indigènes à la périphérie de cités grecques, comme en Grande Grèce (Russo Tagliente, 1992) ou en Catalogne, à Pontós (Pons dir., 2002), et il serait évidemment absurde de nier ce lien dans un contexte aussi « méditerranéisé » que *Lattara*. Mais, d'autre part, c'est la complète appropriation de ce modèle par la communauté autochtone que révèlent à la fois les techniques de construction, qui sont ni plus ni moins que celles en vigueur ici et alors, les aménagements et le fonctionnement des espaces intérieurs, voire le mode de vie, si tant est que le mobilier retrouvé, en vérité fort rare du fait d'un nettoyage poussé des sols, en témoigne objectivement. Les propositions d'interprétation sociale de ces maisons (ou plus exactement de la place de ces maisons dans un contexte où se perpétuent parallèlement des formes d'habitat traditionnelles) peuvent être multiples et diverses, soit que l'on recoure à des exemples ou contre-exemples ethnographiques, soit que l'on fasse appel à des arguments socio-économiques, tenant compte notamment de la concentration de telles demeures aux abords de la zone portuaire et de la découverte dans certaines d'entre elles de deux des quatre trésors monétaires connus, au demeurant de même époque. Il n'en reste pas moins que ces grandes maisons attestent, pour la première fois, non point l'existence d'une différenciation sociale dans la société indigène régionale, mais une expression urbaine de cette différenciation.

On a également souligné l'intérêt qu'il y avait à mettre cette évolution de l'habitat privé en relation avec d'autres indices concernant la communauté dans son ensemble : sur ce thème, on rappellera notamment les transformations affectant, à la même époque, la courtine méridionale de l'enceinte qui est alors flanquée d'une série de tours carrées régulièrement réparties. Ces constructions accentuent, plus peut-être que l'efficacité défensive, la monumentalité de l'ouvrage, remettant du même coup une vieille enceinte à la mode du temps ; et l'on ne s'étonnera pas que cette affirmation symbolique concerne la façade de la ville tournée vers la mer. On rappellera également la mise en chantier à partir de cette époque de grands travaux de voirie, matérialisés par des apports massifs de galets pour conforter la bande de roulement de la plupart des rues – au premier rang desquelles les trois rues principales de la ville –, témoignant de préoccupations et d'investissements éditaires à bien des égards nouveaux. Cette évolution vers une plus grande urbanité de la vie protohistorique concerne parallèlement

les mœurs privées, les intérieurs apparaissant désormais mieux entretenus, les déchets domestiques et culinaires moins envahissants – au grand dam des archéologues et autres spécialistes –, les structures de drainage et d'évacuation des eaux plus sophistiquées...

L'ensemble de ces caractères (maintien d'un urbanisme régulé, création de nouvelles maisons à cour s'inspirant peut-être des précédentes, travaux d'édilité publique, gestion soignée de l'espace domestique) se perpétuent au II^e s. av. J.-C., alors que la ville connaît une nouvelle période d'expansion, dans un contexte géomorphologique en constante évolution. Bien que nos connaissances reposent essentiellement, hors les murs de la vieille ville, sur des sondages disparates (Py, 1988), il est certain que le périmètre urbain éclate alors de tous côtés, sans que l'on sache encore si les nouveaux quartiers gagnés sur des zones récemment atterries sont protégés par une nouvelle enceinte (ce qui apparaît néanmoins probable, dans la mesure où l'on ne connaît pas d'exemples avérés de villes ouvertes dans cette région à cette période). Vers le nord, les sondages du groupe archéologique Painlevé (GAP) ont montré une urbanisation dense jusqu'à plus de 200 m du rempart primitif (sondage 26). Le gain en surface est également significatif vers le sud, où, vers 175, une terrasse portuaire est mise en place grâce à la construction de puissants quais jouant le rôle de digues, permettant l'urbanisation d'une langue de terre entre le Lez occidental et la lagune. Un peu plus tard, ces quartiers reliés au cœur urbain par une voie de berge (rue 130) seront séparés d'eux par un nouvel avant-mur reprenant et prolongeant jusqu'au port le tracé de celui du IV^e s.

Cette croissance urbaine est certainement soutenue par une économie elle-même en expansion : dans le domaine agricole, lorsqu'une viticulture extensive s'ajoute aux productions céréalières de base, comme l'ont démontré conjointement les analyses carpologiques et d'autres arguments tirés des fouilles programmées *intra muros* (Buxó, 1996b ; Py, Buxó, 2001), des analyses palynologiques à 500 m au sud-est de la ville (Puertas, 1998, p. 42) et les fouilles de Port Ariane à 500 m au nord, où 2 ha ½ de vignoble d'un seul tenant ont été dégagés (Jung, 2007a et b) ; dans le domaine commercial également, comme l'indiquent à la fois des échanges méditerranéens soutenus, où l'élément italique vient s'ajouter (par le même relais sans doute) à l'élément massaliète, et un sensible essor de l'économie monétaire, marqué par la multiplication des trésors de monnaies d'argent (deux à la fin du III^e s. av. J.-C., un autre au milieu du II^e s.) et l'entrée progressive des transactions

internes dans un système monétisé, favorisé par la création et le développement du numéraire de bronze.

Rappelons encore que c'est dans ce contexte apparemment favorable de la fin du III^e s. et du II^e s. av. J.-C. que naît l'usage d'écrire la langue locale (apparentée au celtique) au moyen de lettres grecques, comme en témoigne une riche série de graffites dits gallo-grecs dont certains se classent parmi les plus anciens connus (Bats, 1988a ; Py *et al.*, 2001), et que Lattes est le seul site en Gaule où cet apprentissage (de même que l'apprentissage du grec) soit archéologiquement attesté par deux abécédaires tracés sur des vases campaniens (Bats, 1988b et 2004).

Les travaux récents menés au cœur de la ville antique de Lattes ont aussi permis d'approfondir la réflexion sur la période de romanisation, c'est-à-dire en gros le siècle allant de 125 à 25 av. J.-C., à propos notamment de la publication des fouilles des îlots d'habitation 30, 31 et 35 (Py *dir.*, 2004). Le constat pour cette phase est mitigé : le fonds reste stable, les habitudes acquises, notamment dans le registre de la vie quotidienne, l'emportent souvent sur les innovations – c'est un trait culturel majeur (Dietler, 2004) –, et c'est là la forme sans avenir d'une certaine résistance à la colonisation romaine que Lattes partage avec l'ensemble des régions transalpines, comme on l'a déjà souligné (voir, entre autres, Feugère *et al.*, 1998).

Pour autant, les changements sont nombreux dans tous les domaines : dans la construction domestique, avec la multiplication des exemples d'emploi de la pierre taillée, du mortier, de la tuile (et des réalisations plus originales, comme ces décors figurés à base de coquillages sur des sols en terre, voir fig. 132), l'exploitation plus spécialisée de carrières de pierre, sans pour autant que la morphologie des maisons ne change vraiment, dans la vieille ville du moins où elles restent contraintes par le cadre urbanistique hérité ; dans l'économie vivrière, stable dans son ensemble, mais où des transformations sont aussi sensibles : dans la pêche et la consommation des coquillages ; dans l'économie artisanale, avec le développement d'ateliers locaux de petite métallurgie et de poterie (notamment de céramiques communes et culinaires à travers lesquelles on peut suivre tout au long de la période les étapes d'une mutation technique et probablement organisationnelle, depuis les céramiques non tournées traditionnelles jusqu'aux catégories dites communes gallo-romaines, en passant par le stade intermédiaire des céramiques modelées finies au tour) ; dans l'économie marchande avec l'explosion de l'usage de la monnaie, et surtout des petites dénominations de bronze désormais couramment utilisées pour les transactions quoti-



Fig. 132 – Décor de sol de terre battue de l'îlot 35 de Lattes réalisé à l'aide de coquillages (tellines) et représentant un équidé, probablement un âne (Us 35381, fin du II^e s. av. J.-C.) (photo : © UFRAL).

diennes ; dans la diversification des sources d'achat extérieures où l'élément italien est désormais prédominant, signant la fin du monopole séculaire de Marseille sur le commerce local – et l'on soulignera notamment la faible représentation à Lattes des nouvelles productions d'amphores marseillaises d'époque césarienne et augustéenne. Concernant le domaine public, on sait également, par des découvertes erratiques ou des réemplois de corniches ou de chapiteaux de colonne (fig. 133), que la ville reçoit vers le milieu du I^{er} s. av. J.-C. une parure monumentale, mais l'on ignore encore l'emplacement de ces constructions dont certaines paraissent avoir été fort importantes (Landes, 1995-1996).

C'est cependant à l'époque augustéenne que les changements sont les plus nets, bien que dans le cadre de la zone explorée les traces de cette époque et des suivantes soient très arasées du fait des travaux agricoles. On devine

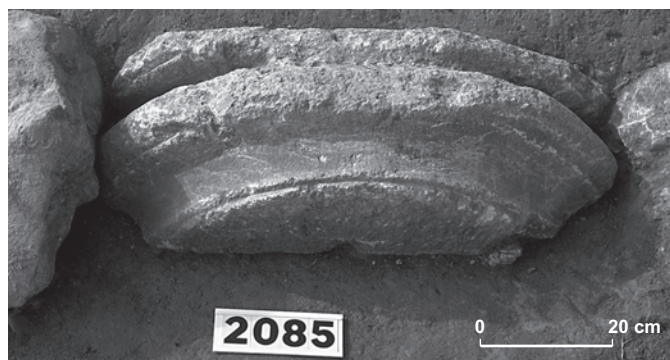


Fig. 133 – Base de colonne corinthienne (SB26152) en réemploi en bordure d'un hangar du port de Lattes, témoin de l'existence de monuments publics sur le site au 1^{er} s. av. J.-C. (photo : © UFRAL).

malgré tout à travers elles des transformations majeures du cadre urbain, que concrétisent au centre de l'ancienne cité, dans la zone 60, la construction d'une vaste *domus* et la création d'une place triangulaire bordée de bâtiments parfois importants mais dont la vocation reste indéfinie. Ces transformations sont également très nettes sur la façade méridionale, en liaison avec le vaste programme de construction concernant le port et ses abords : la porte P2 de l'enceinte est restructurée ; d'autres passages sont apparemment percés ; les voies d'accès sont réorganisées ; la terrasse portuaire est profondément remodelée avec une reconstruction des quais, l'édification d'un probable phare et de grands hangars à *dolia* ; des portions d'enceinte sont englobées dans une mise en gradins obtenue par de puissants murs de soutènement ; les zones de stockage sont étendues jusqu'à l'intérieur de la ville et le long de la façade orientale.

Les conditions de conservation relativement défavorables des documents de cette phase sur le lieu des fouilles actuelles n'ont pas jusqu'ici vraiment motivé les romanistes pour s'investir durablement dans les recherches en cours, qui restent de ce fait fortement centrées sur l'âge du Fer. Pour autant, les résultats obtenus sur le port, et ceux, plus divers et ponctuels mais néanmoins fort riches d'enseignements, dont font état G. Piquès et V. Martinez dans ce dossier, montrent qu'existent d'énormes possibilités de progresser dans la connaissance de Lattes romaine, à condition de monter un programme de fouille et d'étude parallèle à celui que mènent les protohistoriens. Pour ce qui concerne la fouille, ces potentialités sont évidentes dans le vaste terrain disponible au sud de l'enceinte méridionale, où les niveaux du Haut-Empire sont bien conservés et permettraient une approche extensive des installations

à la fois urbaines, artisanales et commerciales. Et les sujets d'étude sur la période ne manquent pas : on pense par exemple à la nécropole fouillée jadis par Henri Prades, que des blocages injustifiables et que l'on espère provisoires ont laissé quasiment inédite.

Voici donc brossé à grands traits le bilan archéologique d'une recherche en cours. Peut-on sur cette base tirer un bilan historique ? On sait la difficulté fondamentale qui existe, y compris en Méditerranée – où la documentation est pour l'Antiquité plus abondante et significative que partout ailleurs – à passer de l'archéologie à l'Histoire, et les errances en ce domaine des générations passées (et actuelles parfois, comme l'illustre le cas de Béziers) ; pour autant, la démarche vaut la peine d'être entamée, afin de ne pas priver l'esprit des hypothèses de travail nécessaires, si fragiles soient-elles encore.

Incontestablement, ce sont ses niveaux de fondation qui ont fait entrer *Lattara* sinon directement dans l'Histoire, du moins de plain-pied dans le débat historique, comme en témoigne l'impact des dernières découvertes. L'évidente présence sur le littoral gaulois de « négociants » venus d'Étrurie méridionale (de Caéré ?), que l'on peut déduire de cette documentation explicite, représente en effet (avec Aléria) l'une des rares attestations tangibles d'une installation des Étrusques hors d'Italie. Précisons cependant quelques points de cette problématique largement développée ci-dessus : pour l'heure, on dira « quelques courtiers installés dans un site indigène », en se fondant sur la situation des niveaux observés à proximité du port, sur la quantité d'amphores qu'ils contenaient, mais aussi et surtout en réalité sur la méconnaissance où nous sommes de l'ampleur du phénomène (un petit quartier ou toute la ville ?), qui empêche encore d'affirmer qu'il s'agissait de « colons » ; changement d'échelle d'autant plus délicat qu'il irait à l'encontre à la fois de l'historiographie moderne et de l'histoire de la Méditerranée archaïque telle que les auteurs grecs nous l'ont imposée, si l'on peut se permettre cette tautologie.

Pour autant, les clés de l'interprétation historique de cette présence – attendue par certains, inattendue pour d'autres – ne résident pas seulement dans la dimension spatiale, mais aussi dans la dimension temporelle : car, à bien des égards, le cas actuellement documenté à Lattes à la charnière du VI^e et du V^e s. représente la fin d'un processus dont on ne connaît qu'indirectement le début. On rappellera en effet que la région où le site est implanté – le Languedoc oriental – est celle qui, en Gaule, reçoit les importations étrusques parmi les plus anciennes, la seule

également où l'on rencontre à la fin du VII^e s. av. J.-C. des niveaux qui livrent uniquement des importations étrusques, à l'exclusion de toutes autres (Dedet, Py, 2006), tandis que les apports thyrréniens y restent très majoritaires au VI^e s. parmi la vaisselle fine comme parmi les amphores. Cette prédominance a suscité l'idée de l'existence de contacts directs, voire de l'installation de débarcadères bien avant la fondation de Lattes, sans que l'archéologie n'ait pour l'heure permis d'en repérer les traces de manière convaincante : près de Lattes, les gisements lagunaires de l'étang de Mauguio ne sont à l'évidence, comme les *oppida* plus en arrière, que des sites de consommation (quoi qu'en pense Gras, 1993, p. 109) et si Lattes reste un candidat possible en la matière (Py *et al.*, 2006), les indices sont encore faibles et l'hypothèse spéculative.

L'épisode suivant, qui voit vers 475 le remplacement des Étrusques par les Massaliètes, n'est pas moins problématique au regard de l'Histoire, à commencer par les conditions du départ des premiers. Les observations faites dans la zone 27 des fouilles récentes, mais aussi dans le niveau 9 des sondages 2 et 3 d'Henri Prades, à une centaine de mètres plus au nord (Arnal *et al.*, 1974), accréditent l'idée que ce départ s'accompagna d'une destruction violente des bâtiments (de la ville ?) par incendie. Ces données permettent d'imaginer trois scénarios historiques, à trois échelles différentes, locale, régionale et internationale.

On pourrait y voir en effet, à l'échelle locale, un événement anecdotique, comme cela a été évoqué ci-dessus : que les Étrusques soient tout simplement partis en incendiant leurs installations, ou bien encore qu'ils aient été chassés *manu militari* par les indigènes, excédés par l'augmentation continue du prix du vin. Bien que toutes les hypothèses soient possibles, elles ne sont certainement pas les plus crédibles.

Un autre scénario que l'on pourrait qualifier de tactique est concevable à l'échelle régionale, dans le cadre, non plus de l'*emporion*, caractérisée par une ouverture des zones de commerce, mais de la conquête et de la protection de secteurs d'échanges beaucoup plus exclusifs.

Il n'est en effet pas impossible d'inscrire les données lattoises dans un mouvement général embrassant tout le V^e s. qui verrait *Massalia*, après avoir conforté sa position en Provence, prendre pied à la fin du VI^e s. en Languedoc, aux environs du Rhône, où elle a pu participer (sous une forme qui reste à préciser) à la création des comptoirs d'Espéyran et peut-être du Cailar, chasser ensuite les Étrusques de Lattes vers 475, s'ouvrant pleinement la route vers le reste du Languedoc, et dans le fil de ce mouvement

de contrôle progressif de la côte, en conclusion pourrait-on dire, créer à la fin du V^e s. une colonie sur le site d'Agde à l'embouchure de l'Hérault, forteresse militaire dressée contre les Ibères qui font du trafic au-delà (Strabon), mais fixant aussi de manière durable la frontière occidentale de la Massaliotide.

Le troisième scénario, incluant éventuellement le deuxième, proposerait d'insérer les données lattoises dans un contexte encore plus large, à l'échelle de la Méditerranée occidentale : celui des luttes entre les thalassocraties méditerranéennes chères à Fernand Benoit. Et il est un fait que le départ des Étrusques de Lattes se situe précisément à l'époque où ceux-ci, et leurs alliés puniques, connaissent en Méditerranée des revers répétés devant les Grecs, à Himère en 480, à Lipari en 479, à Cumes en 474. Sans lier les choses de près, on pourrait imaginer sans trop d'in vraisemblance que cette situation « internationale » ait pu inciter les Phocéens de Marseille à entreprendre une action contre les derniers Étrusques résidant en Gaule méridionale.

Il est utile au demeurant de préciser que ces scénarios restent dans notre esprit au stade d'hypothèses de travail encore largement spéculatives, sur lesquelles le consensus n'est pas acquis et qui devront être soumises à la fois à un approfondissement de la réflexion et à l'élargissement prévisible de la documentation.

De ce fait, la question de l'activité des Marseillais à Lattes, et partant du statut du comptoir languedocien, se pose dans des termes différents, d'une certaine manière sous la forme d'une histoire sans Histoire – ce dont témoigne *a silentio* l'absence de toute mention de *Lattara* dans les sources antérieures à l'époque césarienne.

Ce sur quoi il faut insister, c'est l'unicité, la durée, la continuité de cette relation entre Marseille et les comptoirs du Languedoc oriental et de l'ensemble de la zone qu'ils alimentaient, incluse dans une forme de « domaine » dont il est difficile de savoir, en l'absence de textes explicites, ce qu'il put recouvrir au-delà d'évidentes implications commerciales. La seule indication qui ressorte quant au plein second âge du Fer est l'évolution différente du volume des échanges entre la côte et l'*hinterland*, relativement stable dans un cas (à Lattes comme sur les autres sites littoraux), en forte baisse sur les habitats de l'intérieur à partir du début du IV^e s. et jusqu'au milieu du II^e s. av. J.-C. : ces données macro-économiques, et d'autres indicateurs probablement liés, devront sans doute inciter à revoir les interprétations qui avaient été proposées pour la situation des *oppida* indigènes, dont le lien avec la politique commerciale de Marseille se révèle aujourd'hui moins direct que

cela n'avait été supposé, et qu'il sera désormais nécessaire de repenser à travers le filtre des données acquises sur les comptoirs littoraux.

Pour ce qui concerne Lattes du moins, la fidélité à Marseille ne se dément pas jusqu'à la conquête romaine. Au-delà des échanges d'objets et de denrées, cette relation privilégiée est confirmée dans différents domaines par des documents certes discrets en nombre, mais néanmoins significatifs comme le numéraire, les graffites grecs, les éléments d'architecture tels que les tuiles massaliètes, la présence sporadique de céramiques grecques de cuisine, et même, à l'orée de l'époque romaine, l'onomastique de la nécropole où les noms d'origine grecque sont relativement fréquents, autant de signes qui laissent à penser que des Massaliètes ont régulièrement fréquenté le comptoir et que certains ont pu s'y installer.

Parallèlement à cette relation stable, il faut insister aussi sur la continuité du développement de la ville de *Lattara*, dont la fouille ne laisse transparaître aucun des soubresauts qui agitent, à l'est, la Provence (et notamment les environs de Marseille) ou, à l'ouest, le Languedoc occidental au cours du second âge du Fer. Ici, point de destruction un tant soit peu étendue (nonobstant quelques cas d'incendies accidentels de bâtiments à divers moments dans différents quartiers, mais sans liens entre eux), point de traces d'attaque de quelque sorte dont on puisse faire état. À sa manière, l'histoire de la fortification témoigne de la même chose : reconstruite à trois reprises dans les premières décennies de la vie de la cité, la muraille édifiée au milieu du V^e s. restera ensuite en usage quasiment telle quelle jusqu'au I^{er} s. av. J.-C., renforcée seulement par quelques ajouts (avant-murs, tours) avant d'être démantelée du fait de l'éclatement du périmètre urbain. Sur ce point, les données de Lattes sont relativement concordantes avec les observations faites ailleurs en Languedoc oriental. Bien sûr, de nombreuses péripéties ont certainement émaillé la vie des *Lattarenses* durant les trois siècles en cause, tant dans leurs relations intérieures qu'extérieures. Mais le fait que l'archéologie ne perçoive qu'un développement continu, dans le cadre d'une société et d'une culture dont la stabilité n'exclut pas l'évolution, est certainement porteur d'une signification forte. Et l'on pourra se demander si, suivant en cela une hypothèse déjà exprimée, l'action de Marseille – puissance maritime et militaire reconnue par les sources antiques –, ailleurs déstabilisante, n'a pas eu ici un effet

contraire en garantissant aux dirigeants de la cité avec lesquels elle traitait une certaine stabilité de leur position.

L'histoire de Lattes se normalise ensuite, si l'on peut dire, par rapport à la situation générale du Languedoc oriental. À propos de l'étude des monnayages (Py, 2006, p. 1176), on a pu poser la question de savoir si, en l'absence de textes historiques, la fouille aurait ici permis de déduire la conquête romaine de 123-118, tant cet événement capital pour l'avenir de la Gaule méridionale passe inaperçu sur le terrain. L'irruption de l'Italie dans les mouvements d'échanges intervient en effet plus d'un siècle auparavant, et la véritable romanisation des mœurs ne se fait sentir qu'un siècle plus tard. Pour autant, bien des changements ont lieu dans le détail des choses, progressivement, au cours du I^{er} s. av. J.-C., dans l'économie, avec le développement conjoint de l'artisanat et de la circulation monétaire, dans les mœurs domestiques avec une présence plus forte de mobiliers d'origine ou d'inspiration italique, dans les techniques de construction, et, plus significatif encore, dans la parure monumentale de la cité que l'on devine à travers la découverte de quelques éléments d'architecture publique. Il faut reconnaître cependant que la destruction d'une grande partie des niveaux de cette phase empêche encore de mesurer exactement le rythme et l'ampleur de ces transformations.

Plus nets, on l'a dit, sont ici comme ailleurs les témoins d'une accélération de la romanisation à la période augustéenne, bien illustrée dans la zone portuaire où les fouilles récentes ont montré l'application d'un vaste programme d'équipements dont la nature et les modèles n'ont plus rien à faire avec la tradition. Ce développement spectaculaire du port se fait-il au profit des Lattois, ou est-il au contraire inclus dans un schéma beaucoup plus ample, dépassant le cadre local, en liaison avec la nouvelle organisation de la cité de Nîmes ? L'éradication des monuments publics de la phase antérieure peut-elle être liée à cette prise de contrôle, comme le propose une hypothèse récente ? (Landes, 1995-1996). L'inscription de T. Eppilius Astrapton, probable sévir augustal appartenant à un collège nîmois, et dont il faudrait peut-être revoir la datation, n'apporte-t-elle pas un indice en ce sens ? (Demougeot, 1966).

Quoi qu'il en soit, c'est désormais dans le cadre de la nouvelle organisation et de l'exploitation des ressources de la cité de Nîmes que l'on doit analyser le devenir de *Lattara* durant le Haut-Empire, à une place certainement plus secondaire que ne fut la sienne au cours de la Protohistoire.

